Document generated on 04/20/2024 12:46 a.m.

Séquences
La revue de cinéma

Visage — Bette Davis
Avec détermination et force vitale

Patrick Schupp

Number 121, July 1985

URI: https://id.erudit.org/iderudit/50838ac

See table of contents

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)
1923-5100 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Schupp, P. (1985). Visage — Bette Davis : avec détermination et force vitale. *Séquences*, (121), 40–41.

Tous droits réservés © La revue Séquences Inc., 1985

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

VISAGE

BETTE DAVIS

Avec détermination et force vitale

Lorsque les premiers colons anglais débarquèrent sur les rivages de la Nouvelle-Angleterre, principalement à bord du Mayflower, ils apportaient avec eux, ancrées jusqu'à l'âme, d'exceptionnelles qualités de ténacité, d'indépendance et de force morale, qui furent soigneusement cultivées et honorées par leurs descendants. Parmi tant de noms illustres nés sur la côte est des États-Unis, deux ont particulièrement fait honneur au théâtre et au cinéma qui les annexa ensuite: Katharine Hepburn et Bette Davis. Elles ont en commun cette indépendance forcenée, cet humour brusque et surtout cet indéfectible amour de la terre natale. Toutes deux ont été, à un moment de leur carrière, inscrites sur la liste noire du box-office, toutes deux ont triomphé — avec le temps — des producteurs stupides ou âpres au gain, du public incertain ou hostile, des scénarios ineptes qu'on les obligeait à tourner et toutes deux enfin, à quelques années de distance (Kate a 78 ans et Bette 75), ont acquis désormais le respect et la notoriété associés autant au talent qu'aux mouvements flamboyants d'un caractère notoirement indépendant et passionné.

Elizabeth Ruth Davis est née le 5 avril 1908 (elle deviendra « Bette » sur le conseil d'une amie de sa mère qui a lu Balzac) à Lowell (Mass.) dans cette région si admirablement décrite par Theodore Dreiser et plus tard par Jack Kerouac. Son caractère s'affirme très tôt, malgré une irascible et autoritaire grand-mère, madame Favor (dont Bette se souviendra certainement pour certains portraits de femme dure et sèche, dans sa carrière). Elle s'habille comme un garçon, se bat, joue les menuisiers, les plombiers, et manifeste une soif de découverte du bricolage qui la suivra toute sa vie. Parallèlement, avec sa fougue coutumière, elle se jette à corps perdu dans tous les rôles qu'on lui offre dans les productions du collège de Crestalban, la maison bon chic bon genre où elle fait ses études. Encouragée par les succès qu'elle obtient (et les trucs de métier qu'elle découvre, comme de dilater ses yeux aux moments d'intensité) et surtout poussée par sa mère qui est déterminée à en faire une vedette, elle obtient une audition au Cukor (oui, le même!) — Kondorf Repertory Theater à Rochester dès sa sortie de collège. Elle y restera deux ans et marquera de son empreinte l'interprétation de nombre d'oeuvres de Shaw, Coward, O'Neill et surtout d'Ibsen, avec lequel elle se sent une affinité particulière: les journaux comparent même — en mieux — sa performance dans *Le Canard Sauvage* à celle de la légendaire Nazimova.

Après un succès retentissant dans *Solid South*, mis en scène par l'élégant et raffiné Rouben Mamoulian, et sur ses instances, elle décide d'aller tenter sa chance sur la côte ouest, à Hollywood, soutenue et aidée par sa mère qui part avec elle. Plus tard, Bette vouera une reconnaissance exagérée à sa mère pour les « sacrifices » que fit celle-ci, et cette dernière exploitera honteusement sa fille, parvenue enfin au sommet de son art... En attendant, elle décroche presque immédiatement un contrat chez Universal, puis chez Warner, après une audition avec Preston Sturges. Elle n'est pas belle, n'a pas un corps de déesse — quoique de fort jolies jambes — Mais « a le mot actrice écrit au travers de son front », dira Sturges.

Hollywood peut être pavé d'or et mener à la gloire ou, au contraire, devenir le coupe-gorge le plus cynique qui soit. Bette et sa mère en font l'amère expérience... Aux termes de son contrat, Bette est amenée à jouer les utilités. Et pourtant! Actrice jusqu'au bout des ongles, fanatique, entêtée, maladroite, elle veut à toute force réussir et c'est le début d'une longue lutte entre ses metteurs en scène et ses scénaristes d'abord (et elle n'a pas tout à fait tort!), mais aussi ses costumiers, ses éclairagistes... Prise d'autorité sous la tutelle de Jack Warner, elle « passe » les grands noms qui dominent alors la réalisation: Alfred Green, Michael Curtiz (qu'elle déteste et trouve grossier et vulgaire), Robert Florey, dont le tempérament subtil et féminin complète parfaitement le sien, Willam Dieterle, Archie Mayo... Elle prend aussi le temps de se marier avec un trompettiste, vite, comme tout ce qu'elle fait. Pourtant, elle n'arrive pas à s'accoutumer aux productions en chaîne: une moyenne de cinq films par an, sans vacances, sans répit, et souvent en état de crise. Sa santé, ébranlée, résiste de plus en plus mal, et elle multiplie des absences, dues autant à la mauvaise qualité des scénarios et ses difficultés avec le studio qu'à ses problèmes personnels, la santé comme le coeur. Puis la chance frappe: Warner la prête à RKO pour le rôle de Mildred dans *Of Human Bondage*, d'après le roman de Somerset Maugham. Et c'est enfin le grand début, car elle s'identifie

profondément au rôle, acceptant de s'enlaidir, travaillant comme une folle son accent cockney, restant debout des heures avant les prises de vue pour mieux faire croire au personnage de la serveuse fatiguée et écoeurée, vulgaire et grossière. Son mariage est en train de s'écrouler et ajoute une note d'angoisse et de désespoir terriblement authentique à son interprétation. Ses films suivants, *Border Town* et *Dangerous* lui valent d'excellentes critiques, qui soulignent toute sa virtuosité de comédienne, l'approfondissement maniaque apporté à faire vivre ses personnages, et aussi les rapports qui existent entre ses différents rôles — certains mémorables — qui, tous, sont des reflets plus ou moins mouvants d'elle-même, car elle va parfois en chercher les éléments au fin fond de sa conscience ou de son caractère. Unissant avec un rare bonheur l'émotion à l'intelligence, elle crée des images de femmes, (riches souvent) pauvres, d'hier ou d'aujourd'hui, je veux dire de son époque, jeunes ou vieilles, laides ou belles (car elle est aussi capable de ça, en luttant avec ses costumiers et en créant ses propres maquillages) mais qui, toutes, ont en commun la détermination et la force vitale (et elle peut parcourir toute la gamme des gestes et des sentiments du meurtre à la frustration, de l'orgueil à la folie) qui sont les constantes parfois occultes de son caractère. Ses plus grands rôles sont créés entre 1937 et 1950. Nous avons tous vu et revu l'étonnante Reine Élisabeth 1re (*The Private Lives of Elizabeth and Essex*) où elle se fit raser le crâne du front au milieu lorsqu'elle sut que l'original était presque chauve — la perverse et machiavélique Regina Giddens de *Little Foxes* (où elle retrouve, après *Jezabel*, celui qui demeure son grand amour, William Wyler, qui voulut absolument l'épouser) — ou encore la méchante et intransigeante *Mrs. Skeffington*, ou enfin la star Margo Channing, dans *All About Eve* où la réalité et la fiction jouent un jeu fort dangereux de miroirs et d'exorcismes personnels. *Whatever Happened to Baby Jane?* (de Robert Aldrich) ajoute un autre portrait de femme, hallucinant, vieille petite fille au masque dément, dont la folie paranoïaque se démarque en un contrepoint saisissant face au personnage immobile et noyé de Joan Crawford. Par la suite, des rôles, mais plus de personnages immenses, démesurés et inoubliables, jusqu'à ce téléthéâtre récent où, ratatinée, hagarde et soutenue, semble-t-il, par des tiges de fer, elle ne semble plus que l'ombre de ce qu'elle fut jadis. La voici désormais face à elle-même — s'en souvient-elle? 10 nominations pour les Oscars, 2 victoires seulement — et aussi face à cette fille qu'elle a eue de son troisième mariage et qui vient de raconter sa vie avec sa mère[1]. Vérités? Racontars?

Peu importe... Bette y apparaît telle que nous nous souvenons d'elle, coléreuse, un peu folle, généreuse à l'excès, colérique et géniale, ridicule parfois, pathétique aussi, excessive et timorée, telle qu'elle fut dans ses films, et telle qu'elle est probablement encore aujourd'hui. Bientôt il ne restera plus d'elle que quelques milliers de kilomètres de celluloïd, que pourront consulter à loisir les générations futures. Et seul le temps nous dira que la vérité n'est pas dans les livres ou les articles de journaux, mais dans cette vie, encore si proche de nous, et qui palpite pour l'éternité...

Patrick Schupp

(1) *My Mother's Keeper*, par Barbara Davis Hyman, Morrow, 1985.

OF HUMAN BONDAGE

JEZEBEL

THE LITTLE FOXES

WHAT EVER HAPPENED TO BABY JANE?